

## LE BRUIT DES BALAIS DE BAMBOU

Marie-Pierre ÉMERY

---

- Vous savez, j'étais à Dien Bien Phu.

Stupeur. M. Quang parle. C'est une chose si rare, un Vietnamien qui vous parle de lui.

Mais Dien Bien Phu ? Partout à Hanoi, si encombré que soit l'espace où les familles s'entassent, il y a chez les gens des autels avec des offrandes, des bâtonnets d'encens et des photographies. Elles représentent le plus souvent des hommes, jeunes, très jeunes ou d'âge plus mûr, et elles sont encadrées de noir. Une génération d'hommes habite les mémoires et les cimetières. On imagine les B52, le napalm, l'agent orange, la guerre avec l'Amérique. Mais plus personne ne pense à celle contre la France, au conflit colonial. Dien Bien Phu, c'est si loin.

Combien de temps, déjà ?

M. Quang n'ajoute rien. C'est un homme très lent qui fait des pauses entre les phrases. Le silence s'installe.

Nous sommes à l'hôtel Hoa Binh, dans les locaux de l'UNICEF, à Hanoi. Je partage un bureau, c'est-à-dire une chambre aménagée en bureau, avec M. Quang. Nous sommes chargés de tâches administratives. Il s'occupe de traductions et d'interprétation, bien qu'il ne parle pas anglais, et moi, aujourd'hui, de répertorier les cargaisons d'aide apportées par différents navires japonais au nom se terminant par Maru dans le port de Haiphong. Je suis assise derrière une grosse machine à écrire où sont introduites une feuille à en-tête de l'UNICEF, trois carbones et autant de feuilles de papier pelure, tournant le dos à une carte du Vietnam épinglée sur le mur blanc.

Il y a trois mois que je suis là et que je vois M. Quang tous les jours, sous son béret basque qu'il n'enlève jamais pour travailler. Aucune intimité ne s'est développée entre nous durant ce laps de temps de trois mois. On n'a pas l'idée de poser des questions à M. Quang et il ne fait pas non plus de confidences. Ce n'est pourtant pas un homme intimidant. Il se porte bien. Il a les joues et le ventre ronds. Il serait plutôt débonnaire. On pourrait converser facilement avec quelqu'un comme lui, énoncer les riens qu'on échange entre collègues. Mais on n'ose pas. Il vous fait sentir qu'au Vietnam, il est impoli depuis toujours de poser des questions, à moins qu'on y ait été invité de façon subtilement allusive.

C'est donc lui qui rompt le silence.

- La bataille de Dien Bien Phu a commencé le 13 mars 1954, il y a vingt-quatre ans jour pour jour.

Je décide que la remarque « il y a vingt-quatre ans jour pour jour » est une invitation subtilement allusive.

- Le 13 mars ? Et quel temps faisait-il le 13 mars à Dien Bien Phu ?

Il ne me viendrait pas à l'esprit d'oser lui demander dans quel bataillon il servait, si c'est bien bataillon qu'on dit, ou régiment, ou section, ni quel grade il avait ou quelle tâche il devait accomplir, ce jour-là, le 13 mars 1954.

Ni s'il était prêt à mourir comme on le lui demandait, ni combien il avait peur de cette mort possible, ni à quoi et à qui il pensait, s'il pensait à une femme, sa mère ou une autre, celle qu'il

voulait à tout prix retrouver s'il ne mourrait pas, la mère de ses enfants déjà nés ou à venir, ni comment il supportait de voir ses camarades tomber à côté de lui, devant lui, derrière lui.

Il a une ombre de sourire.

Il désigne la fenêtre.

Ici, à Hanoi, c'est la saison du crachin. Il ne pleut pas, il bruine. Les gouttes de pluie ne tombent même pas par terre mais on vit comme dans l'eau, au ralenti, on se meut avec difficulté dans l'humidité qui vous alourdit. La nuit on est réveillé par des rhumatismes dans les jambes. Dans les armoires, les vêtements prennent une odeur de décomposition et les boucles de ceinture une couleur vert-de-gris. Le ciel n'est pas au-dessus de nous, il est tout autour, l'air et l'eau se mélangent pour former un troisième élément où l'on a du mal à vivre. On est dans une brume grise qui brouille les contours des choses et les rend tristes à jamais.

Il fait froid, aussi, un froid pénétrant qui vous glace même si le thermomètre indique une température clémente. Les fenêtres et les portes, déformées par l'humidité, laissent passer des courants d'air insistants. Je porte un chandail à col roulé rouge et M. Quang, comme tous les Vietnamiens, un pull sans manches sur une chemise en coton usé.

- Il faisait beau le vendredi 12 mars. Très beau. Le lendemain, le 13, il y avait de la brume sur les collines. Quoi qu'il en soit, nous vous avons attaqués de nuit.

Il dit vous.

Je ne m'en offusque pas. J'ai l'invulnérabilité de la jeunesse, son inconscience aussi. Je n'ai rien à voir avec cette bataille. Mais lui pense que si : ici, on est responsable de ce qu'ont fait ses parents, sa famille. On en endosse la honte ou la gloire. On travaille à éviter cette honte et à rechercher l'excellence et le renom pour sa famille, son village, son pays. La honte et la gloire traversent les générations. Vous vivez le présent que vous ont légué vos ancêtres. Et votre activité présente façonne l'avenir de vos descendants. On le sait pour voir les gens désespérés, en cette année 1978, ne pas baisser les bras alors que la paix ne tient pas ses promesses. Ils n'en peuvent plus. Ils sont à bout. Ils avancent lentement dans la rue, ils pédalent au ralenti, on dirait des somnambules. Ils ont une lenteur de vieillard mais ils ne s'arrêtent jamais. Ils savent qu'ils n'ont pas le droit de ne pas tenir. Ils le doivent à leurs enfants.

M. Quang dit donc : nous vous avons attaqués.

Je ne m'en offusque pas mais je m'en inquiète. Ça ne se fait pas ici, d'être direct. On emploie la périphrase, l'allusion. On évite de nommer les choses. Je me demande ce que cache cette impolitesse. Je suis perplexe et je tape un mot dans le tableau que je suis en train de composer à la machine, quelques lettres qui résonnent comme une mitrailleuse.

Je m'arrête néanmoins. La curiosité l'emporte sur l'inquiétude. J'aimerais qu'il poursuive. Je lève la tête et j'attends la suite sans rien dire.

M. Quang est impassible. Il fait comme si de rien n'était. Ici tout autre Vietnamien aurait un petit rire, un de ces rires qui sont un des signes de la maîtrise de soi. Mais M. Quang ne rit jamais. Il est en permanence imperturbable. Il ne se permet, parfois, qu'un très léger sourire.

Il ressemble plus que jamais à un chat.

- Et cette nuit-là, continue-t-il, nous avons pris Béatrice.

- Béatrice ?

- C'est une colline, dit-il presque tendrement. Vous aviez pris position sur un certain nombre de collines. Vous leur aviez donné des noms de femme.

Je suis étonnée d'entendre parler de collines. Tout ce que je sais de Dien Bien Phu, c'est que c'est une cuvette. Le mot évoque celles qu'on vend en ville chinoise, en émail, avec des dessins de fleurs colorées, importées de Chine.

J'imagine alors les collines de Dien Bien Phu comme des éminences rondes, recouvertes d'herbe verte. Il ne me vient pas à l'idée qu'il puisse s'agir de pitons calcaires envahis de végétation tropicale, comme les montagnes représentées dans les peintures chinoises.

- Béatrice... Vous ne leur donniez pas des noms à vous ?

M. Quang fait une longue pause.

- Béatrice s'appelait Hin Lam, dit-il patiemment. C'est le nom du village qui s'y trouvait avant que vous ne vous y installiez.

- Nous, dis-je pour marquer le coup, c'est-à-dire les parachutistes ? Les tirailleurs sénégalais ?

L'ironie est perdue pour M. Quang.

- Votre légion étrangère, dit-il doucement. Les troupes coloniales occupaient Gabrielle.

Le jour va baisser et les lampes, des néons à l'éclairage violent, sont déjà allumées. Dans la lumière impitoyable, le visage lisse de M. Quang sous son béret basque ne trahit aucune émotion. Mon ironie s'est envolée.

- Mais la légion, demandai-je comme un enfant à qui on raconte une histoire, la légion a dû opposer une certaine résistance ?

- L'attaque a duré plusieurs heures, dit-il sans préciser. Les conditions météorologiques nous étaient favorables. Le crachin sévissait à Hanoi et dans tout le delta, comme aujourd'hui. Votre aviation ne pouvait pas décoller pour nous bombarder.

Le mot bombarder reste en suspens. Pour moi, jusqu'ici, il était lié aux Américains, comme le mot napalm. Je commence à me sentir mal à l'aise.

À ce moment, le gong de l'horloge de la poste chinoise qui se trouve près du Petit Lac retentit. Il est six heures. Le gris de la fenêtre est devenu noir, la nuit tombe ici sans crier gare. M. Quang rassemble les papiers de son bureau en petits tas ordonnés puis se lève lentement. Il décroche sa veste ouatinée du porte-manteau, l'enfile et empoigne le petit panier vert en plastique ajouré qui lui sert de sac.

- Au-revoir, mademoiselle Marie, dit-il majestueusement. À demain.

On est lundi. Le lundi 13 mars 1978.

Le lendemain, je monte l'escalier en bois de l'hôtel à neuf heures avec excitation. J'attends la suite de l'histoire sans savoir s'il y en aura une. Mais il me faudra patienter. M. Quang est rarement là le matin. Il accompagne le directeur à l'extérieur, dans les ministères ou auprès des administrations. Parfois il part à Haiphong pour plusieurs jours. Je ne le vois que l'après-midi. Nous ne sommes pas toujours seuls dans la pièce. L'UNICEF ne dispose que de trois chambres et des experts viennent souvent en visite. On leur donne alors une table dans un coin de notre bureau pour qu'ils s'y installent avant d'aller, peut-être, en tournée dans les régions.

J'ai de la chance ce jour-là. M. Quang apparaît l'après-midi et nous sommes seuls. Pendant la majeure partie du temps, nous travaillons à nos tâches respectives, interrompus par les visites du

directeur et d'un certain nombre de Vietnamiens qui viennent voir M. Quang. Les employées de l'hôtel, toujours par petits groupes de deux ou de trois, nous apportent du thé dans des tasses à monogramme avec des soucoupes blanches. De quoi me parleraient-elles si je me retrouvais en tête à tête avec chacune d'entre elle, séparément, me diraient-elles mon mari, mon père était à Dien Bien Phu, ou mon fils a fait l'offensive du Têt, ou plus prosaïquement comment peut-on vivre avec si peu de riz, si peu de sucre et si peu de viande ? En réalité, je le sais, elles me parleraient d'enfants, combien elles en ont, comment ils s'appellent, quel âge ils ont. Elles me demanderaient si j'en ai, me diraient de me dépêcher d'en avoir. On aime tellement les enfants, ici. Ils sont tout ce qu'on a.

Vers cinq heures M. Quang lève la tête de la masse de documents administratifs qu'il est en train de traduire.

- Le 14 mars, nous avons attaqué Gabrielle.

Je sursaute. Va-t-il me raconter Dien Bien Phu en temps réel, me dire chaque jour ce qui s'y est passé vingt-quatre ans auparavant ? Cela me semble une manière obsessionnelle d'évoquer le passé. Mais en même temps c'est excitant, ce voyage des jours vers la victoire, voyage dont je ne connais pas la durée : un, deux, trois mois ? Je me rends compte que je ne sais presque rien de cette bataille.

Je suis étrangement contente que M. Quang ait repris son récit.

Je demande, après le silence de rigueur :

- Comment appeliez-vous Gabrielle en vietnamien ?

Il a une lueur de tendresse dans les yeux :

- Doc lap, laisse-t-il tomber.

Doc lap, tout le monde ici sait que ça veut dire. Tous les matins, à cinq heures, la radio diffuse l'hymne national par haut-parleurs dans la rue, puis la phrase rituelle de Ho Chi Minh sur l'indépendance et la liberté, doc lap tu do.

- Doc lap, l'indépendance ?

- Gabrielle était à l'écart des autres, dit mystérieusement M. Quang.

Et, comme la veille, il semble ronronner.

Il ressemble de plus en plus à un chat. Un vieux chat qui somnole plus ou moins, les yeux mi-clos, mais dont on sait qu'il peut bondir pour tuer une mouche ou pour jouer si l'envie lui en prend.

Il y a un long, très long silence. Un vendeur de soupe passe dans la rue en psalmodiant. Un conducteur de cyclopousse fait retentir sa sonnette, à la recherche de clients. Dans l'avenue Ly Thuong Kiet, un flot ininterrompu de bicyclettes roule dans le gris du crachin avec un bruit continu de frottement. On entend des pépiements de conversations, il y a tant de monde sur une bicyclette, toute une famille, souvent. Brusquement, un bruit de collision, des rires gênés. Les bicyclettes n'ont plus de frein depuis longtemps. Les conducteurs ont beau freiner avec leurs sandales en pneus, il se produit souvent des chutes.

M. Quang sort de sa léthargie. Il fouille dans son panier en plastique ajouré et en sort une enveloppe rectangulaire de petit format sur le côté de laquelle est imprimée une fleur, feuilles vert vif, longue tige noire et pétales d'iris violets.

Il me la tend.

- Ouvrez, dit-il avec délectation.

Je me lève, prends l'enveloppe et m'incline légèrement. Je comprends qu'il faut procéder lentement, avec solennité.

C'est une photo. Une photo en noir et blanc, de petit format, comme elles étaient souvent à l'époque. Je l'approche de la lampe.

Elle semble avoir été prise dans la jungle. Il y a des feuilles partout, des entrelacements de lianes, de troncs et de branches qui cachent tout horizon et bouchent le ciel. Debout on voit un homme jeune aux traits aigus, vêtu d'un uniforme que j'imagine vert passé, usé jusqu'à la trame et déchiré par endroits. Il porte un casque conique en bambou avec une étoile qui ne peut pas ne pas être rouge. Il est squelettique, l'air épuisé, mais il sourit au photographe. Cela ne vient pas de sa bouche mais de ses yeux. Il y a un immense orgueil dans ce regard. À ses côtés, et on le reconnaît tout de suite, c'est le général Giap. Il porte une simple vareuse sans décoration ni insigne. Il est tête nue et on voit son front immense dominer son visage triangulaire. Les yeux extraordinairement vifs semblent traverser la photo. Un regard fulgurant, l'intelligence personnifiée.

Mais si le front comme les yeux trahissent l'intelligence, le premier suggère la maîtrise, le calme. Et les yeux, je les regarde de plus près, intriguée, les yeux indiquent de la fantaisie. Peut-être même de la passion.

- C'est le général Giap ?

- Oui, dit M. Quang avec satisfaction, le camarade Zap.

Il prononce Zap comme on le fait ici dans le nord, avec un souffle de t ou de d avant le z.

- Et c'est vous ?

Il est évident que c'est lui. Sinon il ne me montrerait pas cette photo. Mais on ne le reconnaît pas. C'est aussi cela que la guerre fait des gens, des fantômes.

M. Quang et le général Zap.

- Je vous félicite, dis-je poliment mais sincèrement. Je me demande quel mérite particulier lui a donné droit à cet honneur, ou quelle souffrance. On ne félicite pas quelqu'un pour avoir souffert mais les mots manquent dans ce cas-là, les mots adéquats.

M. Quang s'incline.

Il savoure l'instant.

Je regarde encore longuement la photo. Ces deux regards, l'un fier, l'autre profond et ambigu, me retiennent longtemps. Je comprends peu à peu pourquoi les Vietnamiens ont gagné cette guerre, et la suivante.

M. Quang dit après un long silence :

- Le général Zap est un très grand homme.

Il devrait dire camarade mais je crois qu'il fait exprès de dire général. Après tout, il parle à une étrangère. Avec moi, il peut être d'une certaine façon plus sincère.

Et il ajoute avec fierté :

- Il aime beaucoup la poésie.

Le gong de l'horloge de la poste sonne six heures alors que je contemple encore la photo. Je la rends respectueusement à son propriétaire. Il fait nuit. La nuit clôt le deuxième épisode du feuilleton de la bataille de Dien Bien Phu.

C'est ainsi que M. Quang m'a raconté Dien Bien Phu. Tous les jours, il précisait ce qui s'était passé là-bas, vingt-quatre ans auparavant. Mais il ne disait jamais je. Il disait nous. Nous avons attaqué, investi, creusé des tranchées. Vous avez contre-attaqué, attaqué notre DCA, largué des renforts, repris. Le 15 mars, les Vietnamiens prennent Gabrielle. Le 16 mars, Anne-Marie se rend. Les collines déploient la douceur de leurs noms, Anne-Marie, Claudine, Dominique, Éliane, Françoise, Isabelle. Elles se dédoublent et je m'aperçois le 17 mars qu'il y a plusieurs Anne-Marie. Elles changent d'appellation aussi, Anne-Marie 4 et 5 deviennent Huguette 6 et 7 le lendemain. À leur pied des passages ont des noms d'avenue : Champs-Élysées, Opéra. Le 19 mars apparaît le Mont Chauve, que les Français ont laissé vacant et les Vietnamiens transformé en nids à mitrailleuses. Je m'y perds. Je ne comprends rien à la topologie de la bataille. Après une semaine, il est trop tard : je n'ose pas demander à M. Quang un croquis de l'emplacement des collines.

Son récit ne comporte aucune explication d'ensemble. La stratégie n'y est pas évoquée, ni la tactique, seulement de simples faits, accompagnés de quelques renseignements sur le temps qu'il faisait. Sans contexte, les indications lapidaires de M. Quang sont impossibles à suivre, mais depuis qu'il m'a montré la photo, j'ai compris qu'il évoquait quelque chose d'indicible. On ne peut pas donner de contexte à l'indicible. On ne peut que l'aborder par le biais de petits détails.

Puis un jour, M. Quang évoque un épisode personnel. Nous sommes le 21 mars mais M. Quang ne mentionne pas la circonstance en son jour anniversaire, il fait une incise dans son récit, une escapade dans le temps. Le 21 mars, me dit-il dans l'épisode du jour du feuilleton, nous creusions. Nous creusions des tranchées vers les collines de l'est. Et comme il n'y a pas de combat ce jour-là, ni rien à évoquer que le bruit des pelles et des pioches à portée des grenades et des mitraillettes ennemies, il se permet de vagabonder un peu. Il parle des colis. Cela faisait plusieurs mois que les Français parachutaient du ravitaillement et du matériel sur le site et, après l'attaque du 13 mars, ceux-ci tombaient près des positions vietnamiennes quand ce n'était pas dans leurs lignes.

- J'en ai récupéré un certain nombre, me dit-il avec satisfaction. Ce n'était pas facile. Les barbelés, les mines, les tirs, aussi, rendaient l'exercice dangereux. Mais c'était une telle fête de trouver ces colis parachutés. On les portait serrés contre soi et on les ouvrait solennellement une fois chez nous, en présence de tous.

De nouveau l'image du chat, emportant en catimini un rôti volé dans la cuisine.

- Qu'y avait-il dans ceux que vous avez rapportés, M. Quang ?

Contrairement à son habitude, il répond tout de suite.

- Dans le premier, il y avait du matériel sanitaire et des médicaments.

Il avait dû être déçu, espérer des victuailles, du saucisson. Je n'ose pas lui demander ce qu'on avait à manger à l'armée de libération. Un peu de riz. Ce devait être dérisoire.

- La deuxième fois, dit-il avec animation, j'ai rapporté des rations.

Nous y voilà.

- Il y en avait beaucoup : des boîtes de sardines, des cigarettes de marque Gauloise, et du vin.

Du vin ?

En bouteille ? Des bouteilles de vin larguées par parachutes ?

- Il était sous forme solide, il fallait le comment dites-vous, le dégeler.

- Du vin congelé !

- Oui, dit-il avec satisfaction. Le soir où j'ai rapporté ce colis, nous avons été un peu pompettes. J'ai du mal à ne pas rire. Pompettes. Des fantômes comme le M. Quang de la photo, décharnés, épuisés, creusant quand ils ne se battaient pas, des ombres de cet enfer permanent, pompettes.

Lorsque je regarde à nouveau M. Quang, je m'aperçois qu'il est ému. C'est peut-être un de ses plus beaux souvenirs.

Il y a un long silence en hommage à ce moment d'ivresse. Les bicyclettes tintent dehors, les passants s'interpellent. Un orchestre improvisé – on entend beaucoup de musique dans les rues de Hanoi – s'est rassemblé sur le trottoir et s'essaie à des chansons légères, entraînantes. Puis attaque brusquement l'hymne national, une mélodie grandiloquente qui ne va pas avec la subtilité du pays.

M. Quang attend la fin de l'exécution de l'hymne et continue :

- Une autre fois, j'ai rapporté des pataugas. C'est comme cela que vous les appelez, je crois ? Des chaussures montantes en toile avec des semelles de caoutchouc présentant des dessins en relief.

J'acquiesce. Oui, c'est bien la définition des pataugas.

- Ils étaient beaucoup trop grands, naturellement. Mais nous avons réussi à les retailler pour les utiliser.

J'essaie de me rappeler la photo avec le général Zap montrée le deuxième jour. Comment était chaussé M. Quang ? Je crois bien qu'il portait des sandales faites en lianes.

Mon regard cherche involontairement les pieds de M. Quang.

Les pieds de M. Quang sont rentrés sous son bureau. Il porte des sandales en caoutchouc noir comme tout le monde. Comme le printemps arrive, il n'a pas mis de chaussettes.

Le printemps survint brusquement comme il avait dû le faire à Dien Bien Phu, vingt-quatre ans auparavant. Théoriquement il apparaît dès le changement d'année, fin janvier ou début février, mais le delta du Fleuve Rouge a un climat spécial avec des moments froids alternant avec des jours de chaleur, suivis d'une période de crachin. Fin mars, l'hiver se termina. Il se mit à faire chaud et lourd. Un beau matin, j'arrivai au bureau avec une robe rouge en coton sans manches.

M. Quang n'était pas là. Il se préparait à partir à Haiphong le lendemain et je me suis demandé si je le verrais même avant son départ. Il s'est matérialisé dans l'après-midi, sans crier gare, à la manière d'un soldat vietminh.

- Bonjour mademoiselle Marie, m'a-t-il dit avec sa lenteur habituelle.

Il portait une chemisette à manches courtes qui lui donnait un air joyeux. Quatre mètres au-dessus de nos têtes, le ventilateur tournait ses pales au ralenti. Elles étaient vertes, comme les fauteuils du bureau.

- Il faut faire attention à votre santé, mademoiselle Marie, me dit-il en s'asseyant à son bureau.

Je lui ai jeté un regard interrogateur.

- C'est une chose très importante, la santé. À Dien Bien Phu, nous avons tous le paludisme. Ainsi que, souvent, la dysenterie. Et beaucoup d'autres maladies. Oui, vraiment, la santé est un bien très précieux. Vous devez vous garder d'attraper froid.

Il faisait dans les trente degrés et le ventilateur paresseux ne parvenait pas à rafraîchir l'atmosphère.

La fenêtre était ouverte. Je me suis demandé s'il voulait que je la ferme. J'ai jeté un coup d'œil dehors. J'ai vu les arbres, la petite marchande de pamplemousses du coin de la rue, celle de boisson à la canne à sucre devant le parasol de laquelle les vélos étaient nombreux à s'arrêter.

Un vieux moine à la robe couleur de cacao passé avançait très lentement sur le trottoir.

Dans l'avenue, les vélos allaient et venaient sans jamais s'arrêter, chargés comme des ânes de leurs grands paniers et de leurs familles. Des chapeaux coniques et des casques kaki flottaient doucement dans les deux sens, cachant les visages. Les hommes avaient des chemises à manches courtes ou aux manches remontées le long des bras. Les femmes, bien plus nombreuses, des chemisiers de nylon à manches longues malgré la pénurie de tissu.

J'avais une amie qui habitait l'hôtel. Je me suis levée et je suis allée dans sa chambre, à l'étage au-dessous. Je lui ai emprunté un gilet de coton blanc. Je savais que j'aurais vraiment chaud mais M. Quang serait content de moi.

Lorsque je suis revenue dans le bureau, je l'ai vu qui mettait en tas ses papiers pour se préparer à son voyage.

- Vous partez pour longtemps à Haiphong ? ai-je demandé.

On était jeudi. Il ne serait pas de retour avant la semaine suivante.

- Quelques jours, a-t-il dit comme on pouvait s'y attendre.

Il y a eu un silence. Il mettait un temps infini à rassembler ses affaires. Je me demandais désespérément ce qui s'était passé le 30 mars, à Dien Bien Phu.

- Et le 30 mars, M. Quang, il faisait quel temps à Dien Bien Phu ?

M. Quang est encore plus long à répondre que d'habitude. Je transpire à grosses gouttes sous mon gilet à manches longues.

- Il pleuvait, dit-il enfin. Il tombait des trombes d'eau.

Après le silence de rigueur, je demande doucement :

- Il n'y a donc pas eu de bataille, ce jour-là ?

M. Quang reste immobile. Il n'achève pas de ranger ses papiers. Il est plongé dans ses souvenirs. Il dit soudain, sans pause entre les phrases :

- Le 30 mars, nous avons donné l'assaut à Éliane, Dominique et Huguette 7. Malgré la pluie, vos B 26 nous ont mitraillés et bombardés. Il y a eu des attaques massives au napalm. Une grande bataille a commencé, ce soir-là.

Il répète comme il aime souvent à le faire :

- Une grande bataille.

Puis il enchaîne :

- J'ai été blessé. Pendant la nuit, vous avez repris Éliane 2.

Je ne sais pas quoi dire. Je suis horriblement gênée. Je murmure : je suis désolée en ayant conscience de l'aspect dérisoire de ma remarque.

M. Quang ne dit rien et verse tous les papiers de son bureau dans son petit panier vert.

Il n'a pas de veste à décrocher du porte-manteau, il est prêt à partir.

- À la semaine prochaine, mademoiselle Marie, dit-il d'un ton neutre.

Je lui ai souhaité un bon voyage, sur le même ton que je lui aurais dit « bon courage » pour la bataille. M. Quang m'avait plongée dans la guerre et j'y vivais désormais.

Le lendemain, j'ai été obligée d'en sortir. Un expert était venu s'installer dans notre bureau. Il était chargé de repenser les jouets et le matériel d'enseignement fournis par l'UNICEF pour les



rendre simples et peu coûteux à fabriquer. C'était un Suédois on ne peut plus sérieux. Il faisait rouler sur le carrelage des locomotives en bois ou siffler des trains miniatures sans l'ombre d'un sourire. Il composait aussi des puzzles pédagogiques (l'aspect ludique était pour lui secondaire) pour bébé de trois ans et me les donnait à faire. Je m'en tirais très bien.

À son retour de Haiphong, M. Quang fut passionné par les locomotives et par les puzzles. Il les prenait dans ses mains et les maniait avec amour. Il ne se lassait pas de les regarder en délaissant sa machine à écrire. Il posait toutes sortes de questions à l'expert, que je traduisais ainsi que leurs réponses. Nous étions dans le monde des enfants, le monde de l'avenir que façonnent pour eux les actions des parents. Le monde, aussi, espérait-on (mais on se trompait encore cette année-là), de la paix. L'expert devait donner quelques-uns de ces prototypes à M. Quang au moment de son départ.

Pendant ce temps-là, le printemps avançait et, outre la chaleur, il nous apportait des orages. Vers le milieu du mois, une sorte de tempête s'abattit sur la ville, soulevant les toits pour les reposer ailleurs et noyant les rues dans des trombes d'eau. Les Vietnamiens nouèrent des rectangles de plastique bleu sur leurs épaules et pédalèrent dans le sens du courant. Des éclairs terrifiants concurrencèrent l'éclairage public qui eut le dessous et s'éteignit pendant assez longtemps. Un camion-citerne municipal continua malgré tout à arroser les bordures de gazon des trottoirs bien entretenus des avenues coloniales. M. Quang arborait avec dignité un imperméable kaki.

Le lendemain de cette tempête, l'expert suédois était allé présenter ses prototypes au ministre de l'Industrie. Je l'imaginai ravi de jouer avec eux, penché sur les jouets avec le même sourire que M. Quang. L'humidité avait baissé, soixante, soixante-cinq pour cent seulement, et on se sentait mieux. J'avais mis un chemisier à manches longues et, forte de cet acte de docilité, j'ai osé interroger M. Quang sur Dien Bien Phu :

- Il y avait des orages à Dien Bien Phu, M. Quang, en avril ?

Il a sorti de son panier en plastique un éventail en papier violet foncé et s'est éventé avec des gestes lents.

- Oui, dit-il. Il pleuvait parfois. Notre paillote était souvent inondée.

Je pensais à la pluie et à la boue qu'elle accumule dans les tranchées. Avant la saison des pluies, je n'avais pas eu l'idée de m'imaginer que les collines de Dien Bien Phu n'étaient plus vertes du fait des cicatrices de la guerre.

J'attends la suite. Nous sommes lundi 17 avril, cela fait plus de deux semaines, depuis que M. Quang m'a dit qu'il a été blessé, que je n'ai pas de nouvelles de Dien Bien Phu.

- C'est le professeur Ton That Tung qui s'est occupé de moi, me dit M. Quang en baissant la voix, sur le ton de la confidence.

Le professeur Ton That Tung ! Le très célèbre chirurgien, le mandarin aux mains nues.

- Et vous savez, ajoute tranquillement M. Quang, il va recevoir une médaille, demain, à l'ambassade de France.

Il est revenu à sa lenteur habituelle. Il prend une minute avant d'ajouter :

- La médaille Lannelongue, de l'Académie de chirurgie de Paris.

- Félicitations, dis-je sincèrement.

M. Quang poursuit :

- Il en sera le onzième récipiendaire depuis sa création en 1911.

Nous méditons quelque temps sur Ton That Tung. Le cousin de l'ex-empereur Bao Dai. Une personnalité, un spécialiste d'envergure mondiale. Un humaniste, aussi, qui fait tout ce qu'il peut pour son pays.

Dehors, dans l'avenue, on entend le bruit des cigales et les cris des oiseaux qui nichent dans les grands arbres. On entend le printemps.

M. Quang dit enfin :

- Le professeur Ton That Tung est un grand homme.

Puis il se lève pour rentrer chez lui. Nous nous disons au revoir.

Il n'a pas ajouté : il aime beaucoup la poésie.

L'expert suédois est parti un mercredi. Nous sommes retrouvés seuls dans le bureau, M. Quang et moi. Il m'a alors informée que l'été s'était abattu sur Dien Bien Phu précisément ce jour-là, le 26 avril. Puis il m'a parlé d'orages et de boue. La mousson était arrivée. Lui-même avait repris sa place dans les rangs des combattants vietminh. Une grande bataille avait commencé. Une bataille décisive. C'était la troisième offensive des Vietnamiens contre les Français. M. Quang m'entraînait, j'étais avec lui, contre lui, nous étions pris dans la bataille ultime de Dien Bien Phu. Les Français s'étaient regroupés sur Éliane 2. Ils se battaient sans s'arrêter. Ils ne se lavaient plus. Ils n'avaient plus rien à manger. Le jour suivait indifféremment la nuit. Ils ne dormaient plus. Une odeur de putréfaction régnait partout. Ils étaient dans un enfer dont la mort seule pouvait les délivrer. Elle s'y employait activement. Le nombre des cadavres était phénoménal, leur spectacle insupportable. Les nôtres tenaient mais savaient que c'était inutile. Leur seul espoir était en des renforts venus du sud mais les troupes en provenance du Laos n'étaient pas annoncés, n'arrivaient pas. Nous avançons vers la fin du monde en y étant déjà. Nous savions qu'il n'y aurait même pas de soulagement à l'issue de la bataille. Ce serait la mort ou les camps. Il n'y aurait pas d'après. L'après serait la fin d'un monde, du nôtre, de notre présence coloniale. D'heure en heure, nous entendions le bruit de la sape que les Vietnamiens creusaient sous la colline. M. Quang et ses camarades creusaient. Ils avaient un masque de gaze sur le visage à cause de l'odeur. Ils creusaient et ils rencontraient des strates de cadavres. Dans la puanteur et l'horreur ils continuaient leur travail de fossoyeur. Ils dégageaient un tunnel pour y introduire la plus grande quantité possible d'explosifs. Ils ont réussi à y entreposer une masse considérable, une tonne. Le 6 mai, la colline a sauté. Ceux qui ont survécu à l'explosion ont continué à se battre. Nous avons repris Éliane 2 avec une autre compagnie à trois heures du matin. Mais les Vietnamiens investissent Éliane 4 et réattaquent par l'est à l'aube. Nous savons alors que c'est fini. Nous nous obstinons à vouloir continuer mais nous n'avons plus de munitions. On me donne l'ordre de détruire ma radio et mes armes. Je n'y crois pas, je m'y refuse, je décide d'aller vérifier l'ordre. Au terme d'un voyage hallucinant dans les collines éventrées, je reviens vers les miens. Oui, on me l'a confirmé, il faut tout détruire et se rendre. Il n'est que trop temps. Les Vietnamiens prennent Éliane 2. La mort n'a pas voulu de moi. M. Quang me fait prisonnier. Il m'emmène vers la file des survivants en partance pour un camp. Il est aussi épuisé que moi. Nous titubons sur les cadavres et dans la boue. Nous ne tenons debout qu'appuyés l'un à l'autre. Nous assistons à l'accouchement sale d'un pays et d'un régime. Nous sommes le 7 mai. Dien Bien Phu est tombé

après deux mois de combat. La bataille est terminée. La guerre est finie ou presque. La France s'en va. Le pays est indépendant.

Au sommet d'Éliane 2, on construit un monument commémoratif décoré avec la soie des parachutes.

Il fait nuit depuis longtemps, il est presque huit heures en ce vendredi 5 mai. La circulation de l'avenue se raréfie, on entend déjà le chant des crapauds-buffles. Par la fenêtre ouverte parvient l'odeur de café bouilli que dégagent des arbustes aux petites fleurs rouges. De gros insectes noirs volent vers les néons. Il fait très chaud.

Des événements graves ont eu lieu cette semaine. On a changé de monnaie pour lutter contre les accapareurs. Des antiquaires chinois ont disparu, des restaurants chinois ont fermé. La campagne contre la Chine commence. Je ne le sais pas, mais le Vietnam est en route vers une nouvelle guerre avec ses voisins, le Cambodge, la Chine. L'histoire est de nouveau en marche dans la mauvaise direction. L'été 1978 sera celui des boat people.

Tout cela, si important pendant la semaine, ne compte plus. Nous nous taisons. Nous ne nous regardons pas. Nous sommes encore dans la boue. Le récit est fini, mais le souvenir de la boue et de l'épuisement demeure, une impression d'apocalypse sale. Je relève lentement la tête et je regarde M. Quang. Il ne jubile pas, il fixe un énorme cafard qui escalade le mur blanc.

J'aurais tant à lui dire et je me tais. Et, à partir de lundi, lui ne me parlera plus que de petites choses de notre travail, bonjour, bonsoir.

Mais il ne s'en va pas.

Il reste là, silencieux.

C'est le bruit des balais de bambou, dehors dans l'avenue, qui lui fait lever la tête. Les balayeuses travaillent par deux, en arc de cercle, comme des essuie-glaces très lents.

- J'aurais quelque chose à vous demander, Mademoiselle Marie, dit-il tout à trac.

Je suis saisie. Cette brusquerie est une entorse à la politesse et une marque de confiance à la fois. Un peu l'envers de l'impression que j'avais reçue quand il avait dit : nous vous avons attaqués.

Je lui souris.

J'attends.

- À l'époque de Dien Bien Phu, reprend-il plus lentement, j'étais en train de terminer la traduction d'un livre en vietnamien.

Un livre ? Quel genre de livre ? Un essai ? Un roman ? Comment trouvait-il le temps d'y travailler ?

- Il se trouve que pendant la guerre mes papiers se sont perdus. La guerre bouleversait tout. On perdait les papiers...

Le cafard sur le mur a disparu derrière l'armoire où on range les archives.

- Cette traduction a donc été égarée.

La poussière dehors vole dans l'obscurité de la nuit. Les balais de bambou avancent lentement dans l'avenue qui est très large.

- Cette traduction, je voudrais la refaire. Je voudrais la refaire — il lève la tête et regarde dehors — pour mes petits-enfants.

Je me demande furtivement quel âge a M. Quang. La lumière violente des néons lui donne un regard épuisé. Elle fait des poches d'ombre sous ses yeux.

Il poursuit en regardant à nouveau le mur :

- Mais le livre aussi a disparu... Je ne l'ai jamais retrouvé.

Je pense à tout ce qu'on perd dans une guerre, pas seulement des vies et des biens. On perd ce qu'on faisait, ce qu'on avait fait avant elle. On perd ce qu'on n'a pas fait pendant qu'on faisait la guerre.

Je pense aussi à ce que me demande M. Quang. Je suis heureuse du plaisir qu'il me donne en me sollicitant.

Je recommence à sourire.

Je le regarde. Il me regarde aussi, pour une fois. Nous baissions simultanément les yeux.

- Rien de plus facile que de vous procurer ce livre, dis-je avec un plaisir sincère.

Je peux demander à ma famille de me l'envoyer par la valise diplomatique de l'UNICEF.

M. Quang ne change pas d'expression.

- Je vous en serai très reconnaissant, dit-il à voix basse. Infiniment reconnaissant.

Dehors les balayeurs avancent très lentement le visage masqué pour se protéger de la poussière. Le bruit des balais de bambou, dit un poème, met en émoi les tamariniers alignés. Le frottement qu'on entend est long et doux comme le bruit de la mer. Ce bruit-là, je le sais, me manquera toute ma vie.

J'incline légèrement la tête.

- Ce n'est rien, dis-je, n'en parlez pas. Quel est le titre du livre ?

Pour la première fois depuis que je le connais, je l'entends rire. Un rire léger, une virgule de politesse qui nous relie comme les deux moitiés d'une phrase.

- *Le comte de Monte-Cristo*.

Ses yeux pétillent. Il rassemble ses affaires et se lève enfin.

Je me lève moi aussi, je mets la housse sur ma machine à écrire.

Nos regards se croisent de nouveau.

- Merci, disons-nous tous les deux en même temps.

Diplômée de Sciences-Po, Marie-Pierre Émery a décidé d'écrire après un séjour au Vietnam, dans le train du retour, en lisant *Le temps retrouvé*. Elle a publié un roman, *Le dernier tableau*, chez Baleine/Seuil, sous le nom de Marie Pasanen, puis des nouvelles, « Ulysse et les sergents recruteurs » dans la revue *Alors*, « Ao d'ai » dans la revue *Brèves*, et « La femme de mon oncle » dans la revue « Rue Saint-Ambroise ».

